

**GINÉMA(/GINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59)**  
**+ LIVRES(/LIVRES,60) + SCÈNES(/THEATRE,28)**  
**+ ARTS(/ARTS,99964) + IMAGES(/IMAGES,100296)**  
**+ LIFESTYLE(/VOUS,15) + MODE(/MODE,99924)**  
**+ BEAUTÉ(HTTPS://WWW.LIBERATION.FR/BEAUTE,100215)**  
**+ FOOD(/FOOD,100293)**

INTERVIEW

# **ORAGES SUR LE PRINTEMPS PALESTINIEN. KAMAL BOULLATA DÉPLORE L'ÉCLATEMENT DES EXPOS PARISIENNES.**

Par Miriam ROSEN (<https://www.liberation.fr/auteur/8559-miriam-rosen>)  
— 22 mai 1997 à 02:22

Par le hasard d'une exposition qu'il préparait à Beyrouth au moment

de la guerre des Six Jours, il y a bientôt 30 ans, le peintre palestinien Kamal Boullata s'est vu interdit de retourner dans sa ville natale de Jérusalem. Il passe ainsi 25 ans de sa vie aux Etats-Unis, avant de s'installer au Maroc. Tout en poursuivant son travail de peintre, il devient une sorte d'homme-orchestre de la culture palestinienne et arabe: chercheur, traducteur, directeur de collection, graphiste, galeriste, commissaire d'exposition, il s'intéresse à toutes les formes de la création, de l'artisanat à la littérature savante, en passant par les affiches politiques ou les dessins d'enfants. De passage à Paris à l'occasion du Printemps palestinien ses tableaux sont présentés dans l'exposition d'art contemporain palestinien à l'Institut du monde arabe il dessine le paysage culturel de ce pays transfrontalier qu'est la Palestine. Kamal Boullata. Si l'on veut comprendre la culture palestinienne, après 50 ans de dispersion, il faut garder les deux yeux ouverts, tenant compte à la fois de ce qui est produit par les Palestiniens qui sont citoyens d'Israël, par ceux qui sont sous l'occupation israélienne et par ceux qui se trouvent dans le monde arabe, ainsi que par ceux comme moi-qui peuvent avoir un passeport américain ou autre. Depuis les accords d'Oslo, l'attention internationale est rivée sur la Cisjordanie et Gaza, territoires qui, au cours des trois dernières décennies, ont été transformés en ghettos culturels par l'occupation militaire israélienne. Ne pas prendre en compte l'apport culturel des Palestiniens en exil est un choix politique aussi déformant de la réalité que le reniement, autrefois, de l'apport culturel des Palestiniens devenus citoyens de l'Etat d'Israël en 1948.

Qu'est-ce qui relie toutes les parties?

Evidemment la culture issue de cette histoire est très hybride et je peux vous dire que tous ces différents aspects de la création palestinienne sont ignorés non seulement par le reste du monde mais par les Palestiniens eux-mêmes. Prenez l'exposition d'art palestinien contemporain actuellement à l'Institut du monde arabe: certains des artistes présentés n'avaient jamais vu le

travail des autres! Ça fait partie de la tragédie de ce peuple dispersé partout dans le monde pour faire de la place à un autre peuple venant de partout dans le monde...

Comment cette expérience se traduit-elle dans la création?

Dans le langage, dans les matériaux qu'on utilise. Je peux lire un texte palestinien sans savoir qui en est l'auteur et à travers le langage, j'entends ce qu'il a vécu. Sans égard pour le récit, sans connaître rien de sa vie, on peut deviner si cette personne vient de la Cisjordanie et Gaza, ou d'Israël, ou de l'exil, et si ce dernier est récent ou non.

C'est la même chose pour les plasticiens. On connaît l'Art pauvre italien, on le retrouve dans un contexte très différent chez des gens comme Taysir Barakat de Gaza, ou Souleiman Mansour de la Cisjordanie. Tandis que moi, je travaille avec l'acrylique sur toile, un médium développé aux Etats-Unis où j'ai vécu, et Mona Hatoum, qui vit à Londres, se sert de la vidéo et d'autres technologies de pointe. Nos matériaux marquent nos distances par rapport à nos origines. En effet, les discontinuités deviennent centrales à nos vies, et l'art, une lutte pour rattraper toutes sortes de distances, physiques et mentales.

Mais croyez-vous que le travail des artistes comme vous-même, ou comme Mona Hatoum, vivant à l'étranger, puisse parler aux gens en Palestine? Le milieu de l'art dit «international» semblerait très éloigné de leurs préoccupations.

J'en ai parlé avec Mona justement. Elle trouve que les gens sur place n'ont pas les «complexes» visuels de l'Occident. Quand elle a exposé à Jérusalem (en avril 1996), les passants, l'homme et la femme de la rue, réagissaient à ce qu'elle a présenté avec une immédiateté qui l'a étonnée. Elle m'a décrit, par exemple, un lit qu'elle avait créé avec des roues, pour montrer qu'il

pouvait être déplacé par ici et par-là, mais tout en étant attaché au sol. Et un passant quelconque, voyant cette pièce, est sorti dans la rue disant, « Mon dieu! Toute la question de la Palestine se trouve sur ce lit! »

Ce genre de travail ne parle pas aux Palestiniens qui gardent une pensée traditionnelle, mais plutôt à ceux qui sont ouverts, qui ont ce que j'appellerais une table rase en matière d'expression visuelle, à cause de la rupture dans leur vie. Beaucoup de ces gens-là n'ont jamais mis les pieds dans une galerie d'art, pourtant ils peuvent voir les choses avec fraîcheur! Et vous-même, reconnaissez-vous votre culture dans le Printemps palestinien? Cette manifestation est sans précédent dans le domaine de la diplomatie culturelle et il faut saluer et l'ambition et les bonnes intentions des organisateurs français. Cela dit, faute d'un regard cohérent, la structure décentralisée du Printemps palestinien reflète, hélas, trop bien cette même fragmentation de notre vécu. En privilégiant une panoplie de manifestations - très inégales - de la culture contemporaine, on perd toute notion de continuité historique. D'une part, les spectacles folkloriques donnent une image sans risque de l'Autre, d'autre part, le méli-mélo d'expositions très clean (pour ne pas dire aseptisées), surtout des photographies d'archives, cultivent l'illusion d'une patrie mythique.

Il n'y a aucune tentative sérieuse d'évoquer le passé qui permet au public français d'ancrer le Palestinien d'aujourd'hui dans sa propre histoire. La seule allusion à un passé palestinien antérieur au XXe siècle est l'exposition de photos somptueuses consacrée au Dôme du Rocher. Et à l'exception de quelques rencontres autour du livre, la plupart des manifestations ne laissent aucune place à un échange avec le public. Le graffiti, par exemple, sert de sujet pour un des peintres, ainsi que pour plusieurs photographes et cinéastes. Ne serait-il pas instructif d'examiner cette forme d'expression populaire dans le cadre d'un débat? Ce genre de rencontre n'exige ni beaucoup d'imagination ni un budget énorme. Mais je peux vous dire que

neuf artistes palestiniens viennent de passer une semaine à Paris sans qu'une seule rencontre avec le public français soit organisée. Les plasticiens seraient-ils incapables de s'exprimer verbalement? ◆

Miriam ROSEN (<https://www.liberation.fr/auteur/8559-miriam-rosen>)